



Jean-Paul PUYO

Entretien^{©1} avec Francis Six
(15 mars 2016)

Parmi les pionniers de la première heure, Jean Paul Puyo a participé aux prémices et à l'éclosion de l'ergonomie dans le Sud-Ouest.

Le début de son aventure se confond avec les premiers stages de manutention des malades en milieu hospitalier où quelques professeurs d'éducation physique, outre la découverte du monde du travail, ont eu la révélation des conséquences préjudiciables que pouvait engendrer l'écart entre théorie et pratique sur la vie des salariés...

Avant une solide formation en ergonomie, Bordeaux, Toulouse, Paris, Jean-Paul avait fait preuve de son ouverture d'esprit et de sa soif de connaissances en approfondissant les sciences humaines par le biais d'un doctorat d'éducation et en abordant l'ethnologie comme support d'une réflexion sur la culture dans le domaine du travail.

Comme nombre d'entre nous, Jean-Paul a eu la chance de rencontrer l'ergonomie à travers des hommes qui ont marqué durablement son engagement. La lecture de son entretien est édifiante et très explicite sur les apports de Jacques Christol et François Hubault. Si les genres professionnels développés par l'un et l'autre sont entrés en résonance avec les valeurs et les envies qu'il portait, son adhésion n'a pas été manifestement inconditionnelle : la confrontation entre les idées développées par François Hubault au titre de l'entreprise et de Jacques Christol sur l'ergonome solitaire a dû être sujette de confrontation ou plus vraisemblablement de contradiction avec son fonctionnement au GRETA. Un des domaines privilégiés de cette organisation s'avère être le domaine hospitalier dans lequel Jean-Paul a beaucoup œuvré avec grand succès.

Le choix du GRETA en tant que structure d'appui a pu paraître judicieux au départ. L'histoire qui nous est contée montre tout le paradoxe de cette structure empêtrée par son modèle de référence : le « modèle unique » de l'entreprise dénoncé par François Hubault. Outre son organisation taylorienne, le GRETA va systématiquement privilégier les stratégies de croissance plutôt que le développement des ressources

¹ Cet entretien est une publication de la Commission Histoire de la Société d'Ergonomie de Langue française. Tout usage, citation ou publication de l'intégralité du texte ou d'un extrait doit porter la référence : Entretien de la SELF avec Jean-Paul Puyo mené en mars 2016 par Francis Six. Source : site de la SELF. Lien : <https://ergonomie-self.org/wp-content/uploads/2020/01/puyo-jean-paul.pdf>

internes. Ce qui se traduit pour Jean-Paul en poste gagé. Ce positionnement au sein de la structure a amené sans conteste de nombreuses difficultés dans la réflexion et la démarche d'intervention qu'il a voulu initier.

Très tôt dans l'entretien Jean-Paul fait état de la difficulté de son isolement souligné une dizaine de fois dans la conversation avec Francis.

Pourtant dans le décalogue apocryphe de Jacques Christol sur l'intervention, Jésus Villéna souligne un des commandements que n'a cessé de clamer Jacques : « seul jamais tu ne travailleras ». Précepte qu'il nous a aidé à développer auprès des étudiants à l'Université mais que manifestement nous n'avons pas pu ou su percevoir dans le contexte où se trouvait Jean-Paul. Un grand respect pour la ténacité, la persévérance et le travail accompli dans les conditions décrites.

Le « temps libre » arrivé, Jean-Paul a plus d'une corde à son arc, son ouverture d'esprit et sa soif de découverte le conduisent déjà à apprendre une nouvelle langue et pas n'importe laquelle : l'euskara, le basque du sud. !! Nul doute qu'il mettra également à profit son don d'aquarelliste comme témoignage de son séjour en Guipuscoa et de ses voyages à venir.

Christian Martin

FS : Peux-tu te présenter, dire d'où tu viens, quel est ton parcours de formation initiale et comment tu en es arrivé à l'ergonomie ?

JPP : Je suis né le 15 février 1948 à Dax et, dans un premier temps, fait un professorat d'éducation physique que j'ai terminé en 1972. En 1978, j'ai eu une mutation sur Bordeaux où j'en ai profité pour poursuivre des études, surtout dans le domaine de l'éducation. J'ai fait un doctorat en sciences de l'éducation (1984) et une maîtrise en ethnologie (1988), toujours sur le thème de l'éducation. À cette époque-là, je comptais faire de la recherche en éducation. Mon directeur de recherche a eu un grave accident. Il est décédé et je n'avais plus cette aide pour m'orienter, me conseiller et m'accompagner dans une éventuelle carrière universitaire. En 1986, j'ai eu l'occasion de faire un premier stage de manutention de malade dans la région avec Jacques Escouteloup et Christian Martin. Nous étions alors des pionniers dans ce domaine en Aquitaine. Ça a été mon premier contact avec le monde du travail. Je faisais ce travail dans le cadre de la formation continue avec le GRETA de Bordeaux et cela m'a de suite intéressé.

FS : C'était en tant que formateur ?

JPP : Oui, en tant que formateur occasionnel, car j'étais toujours professeur d'éducation physique dans un lycée de Bordeaux. M'intéressant à cela, je me suis rendu compte très vite, comme Jacques et Christian, qu'il fallait aller au-delà. Donc, j'ai commencé à faire des études en ergonomie. J'ai fait un diplôme universitaire à Bordeaux (1988), dans le cadre de l'UER des sciences médicales (approche technique). Après j'ai fait 2 ans à Toulouse au DIECT (1989-1991). C'est là que j'ai connu Jacques Christol et autres "Maîtres" et cela m'a bien ouvert sur l'ergonomie. J'ai poursuivi à Paris 1 (1992-1994) pour faire un DESS avec François Hubault pour sa première promotion. À partir de là, je me suis vraiment plongé dans l'ergonomie. En 1987, je me suis mis à disposition de la formation continue pour adultes et j'ai quitté la formation initiale en tant que professeur d'éducation physique. Au départ, je me suis spécialisé dans le domaine de la "manutention des malades", j'ai écumé tous les services du CHU de Bordeaux et de la région. J'ai été l'un des premiers à faire ces formations au CHU de Bordeaux. J'ai également fait des formations aux écoles d'infirmières et d'ergothérapie et j'ai commencé aussi à faire

des formations à l'université pour le diplôme interuniversitaire de gérontologie. Lors d'une formation aux membres des CHS-CT du CHU de Bordeaux, avec une forte dominance CGT, j'ai parlé de l'ergonomie et de l'intérêt de mettre des ergonomes dans le cadre des projets de conception. Suite à cette formation, les CHSCT ont fait le forcing pour obtenir de la Direction Générale du CHU de Bordeaux l'obligation d'intégrer des ergonomes lors des projets architecturaux. Au départ, j'intervenais en tant qu'assistance à la maîtrise d'ouvrage. Ensuite le CHU de Bordeaux a exigé que les équipes d'architectes viennent obligatoirement avec un ergonome. L'intégration de l'ergonomie a ainsi débuté au CHU de Bordeaux.

FS : Pourquoi avoir fait le DESS à Paris 1 ?

JPP : Le DESS de Bordeaux n'était pas tout à fait installé. Jacques et Christian étaient à l'université à ce moment-là et moi je suis resté au GRETA. J'ai eu envie d'aller voir ailleurs. Le GRETA m'a donné la possibilité de participer à cette formation continue en 2 ans à Paris (DESS Paris 1 Sorbonne). J'ai pu côtoyer Monique Noulain, François Lautier avec l'Ecole d'architecture de la Villette, l'école d'ingénieurs de Saint-Etienne et surtout François Hubault. C'était vraiment une approche "sciences humaines" et multidisciplinaire, je m'y suis totalement retrouvé.

Pour l'ergonome que je devenais, le GRETA avait une organisation taylorienne, il y avait d'un côté les formateurs et de l'autre les négociateurs commerciaux (Conseillers en Formation Continue), donc tu avais du mal à travailler et à reformuler les demandes de formation. Malgré ce handicap, la Tour de Gassies, gros centre de rééducation de la région Aquitaine me fait appel pour un stage de manutention. J'apprends par la même occasion qu'un gros projet de restructuration est en cours. J'en parle à Jacques et Christian et, ensemble, nous transformons la formation en assistance au projet architectural. 100 journées sont négociées pour passer de l'élaboration du programme fonctionnel à la validation de l'APD. Cela a été vraiment un beau projet et c'est une de mes fiertés au même titre que la mise en place d'ergonomes lors de projets architecturaux au CHU de Bordeaux. Il faut dire que dans le Sud-Ouest, il n'y avait pas grand-chose en ergonomie. Jacques et Christian l'ont vraiment développée par la suite à l'université, mais au départ j'étais avec eux pour faire exister notre pratique. Cela a été difficile.

Très vite isolé, j'ai dû construire mes documents, faire des recherches en solitaire, me confronter à des situations difficiles tout en luttant contre une administration parfois hostile à l'ergonomie en interne.

Quelques années après, l'ergonomie et la formation ont pris de l'ampleur un deuxième poste a pu être créé et Daniel Virmont est venu confirmer le développement. Notre conseiller en formation continue qui avait pour mission de développer les formations s'est lui-même formé à l'ergonomie et le travail des ergonomes a été mieux compris.

FS : En quoi la formation en sciences de l'éducation a influencé ton métier d'ergonome, ta vision des choses ?

JPP : Moi, je dirai l'inverse. C'est-à-dire qu'à un moment donné, j'ai cherché à me servir de l'ergonomie pour travailler sur l'éducation parce que je me suis dit que le prof, au même titre que l'élève ou l'étudiant était un travailleur. Comment concilier efficacité et santé ? J'avais fait tout un projet que j'avais envoyé aux STAPS à l'université de Bordeaux en leur disant que ce serait très intéressant d'utiliser les ressources et les connaissances de l'ergonomie pour faire un travail sur la formation des futurs professeurs d'éducation physique. Mal conseillé peut-être, sûrement peu accompagné, cela n'a pas fonctionné. Jacques Thibault, président de mon jury de thèse et président de l'université n'était plus là pour appuyer mes propositions, c'était trop tard... Malgré tout, ce que j'ai fait en sciences de l'éducation et en ethnologie m'ont servi pour la formation et l'intervention. La difficulté que j'ai rencontrée, c'est un isolement parce j'étais tout seul au GRETA, j'ai eu du mal à trouver des appuis dans des interventions

complexes. Il était difficile de partager au risque de ne plus financer mon poste gagé. En effet, toutes les actions que j'engageais servaient à "payer" mon poste de formation initiale, condition nécessaire pour continuer au GRETA de Bordeaux. Souvent, j'ai été en porte-à-faux, les organismes externes me considéraient comme privilégié, pensant que j'étais fonctionnaire du Greta, et le Greta me disait que l'ergonomie n'était pas du domaine de la formation.

FS : Tu es resté au GRETA jusqu'à la fin de ta carrière ?

JPP : Oui, après je me suis mis en autoentrepreneur pour garder un certain nombre de clients que j'avais et développer un certain nombre d'actions mais le gros de ma carrière était passé. Aujourd'hui, je suis à la retraite mais j'ai quelques piges. Si je peux aider les gens et rendre service, j'ai souvent un public qui n'est pas très accompagné et parfois en grande difficulté, comme les auxiliaires de vie, les aides-soignantes. J'ai beaucoup de plaisir à leur apporter ce que je peux leur apporter.

FS : Dans ta carrière, quelles sont les personnes qui ont marqué ton parcours, ta vision, ta réflexion, ta conception de l'ergonomie ?

JPP : Il y a deux personnes qui m'ont vraiment marqué, Jacques Christol et François Hubault. D'abord parce que je les ai côtoyés longtemps, j'ai eu le temps d'avoir leurs enseignements, leur enthousiasme et leur vision de l'ergonomie. Christol, son énergie et sa façon de raconter les interventions faisait rêver. François Hubault te faisait prendre de la hauteur, il faisait le pont entre différentes disciplines et mettait de la cohérence et du sens dans la complexité.

François Daniellou, je n'ai pas eu trop l'occasion de le voir pour le travail, il était très occupé avec ses étudiants et l'organisation du Laboratoire. On s'est côtoyé longtemps mais plus en dehors du travail que dans le travail. Par contre, j'ai travaillé assez longtemps avec Françoise Barthelot sur un certain nombre de projets. Avec Jacques et Christian aussi au début avec qui nous avons écrit les premières pages d'une ergonomie balbutiante.

FS : As-tu eu l'occasion de faire des interventions avec eux ?

JPP : Peu, au début, François Hubault sur TARTAS pour une extension d'usine, mais ça n'a pas débouché. J'étais à Bordeaux, lui à Paris, c'était quand même compliqué. Par contre j'ai beaucoup travaillé au début avec le laboratoire d'ergonomie de Bordeaux, François Daniellou, Françoise Barthelot. Au départ, il n'y avait pas beaucoup d'étudiants, pas beaucoup de personnes qui touchaient à l'ergonomie. La première action qu'on a faite à la Tour de Gassies, c'était avec Jacques et Christian, Françoise Barthelot...

FS : Et là tu trouvais du temps sur le GRETA, il te libérait ?

JPP : Pas du tout. L'ergonomie et la formation étaient liées dans mon travail. Tout se transformait en heures d'enseignements. Une journée de X euros faisait X heures d'enseignement. Je devais en fin d'année avoir réalisé toutes les heures correspondant à mon statut de professeur d'EPS.

C'était assez cocasse !! Ainsi, j'ai dû passer une vingtaine d'années comme ergonome poste gagé au GRETA et une dizaine d'années professeur d'éducation physique en collège et en lycée à Bordeaux.

FS : Ta formation de professeur d'éducation physique et sportive t'a influencé...

JPP : Oui bien sûr, ça t'aide dans la gestuelle, dans l'observation des groupes, ça affine le regard pour observer telle ou telle chose. En cours éducation physique, il est nécessaire de comprendre les stratégies des élèves, comment il se dépatouille entre ce qu'ils voudraient faire et ce que leur dicte leur corps. Il

faut aussi appréhender les réactions des groupes face à l'adversité ou comment vont-ils mettre en commun leurs ressources pour atteindre un objectif défini...

Individuellement, il faut aussi les aider à mieux s'adapter à l'environnement et à composer avec leur schéma corporel...

Le travail s'est beaucoup de non-dit qu'il faut reconstruire en discours pour le retravailler... Le corps au travail pour l'opérateur comme pour l'élève est confus et il faudra en faire l'analyse pour l'intégrer dans une nouvelle organisation individuelle ou collective.

FS : Ce type d'analyse du fonctionnement d'un collectif, on l'apprend en sciences de l'éducation ?

JPP : Non, ce sont des choses qu'il faut se construire soi-même. Ce qui est le plus intéressant à ce niveau, ce sont les apports de l'ethnologie, tu travailles plutôt sur l'aspect culturel. Cela m'a beaucoup apporté, en particulier sur tout ce qui est gestes du travail, gestes professionnels. J'ai trouvé des choses très intéressantes dans le cadre des mobilisations des personnes. Tu te rends compte que les gens se regroupent et se reconnaissent comme collègues autour des mêmes façons de faire, des "techniques du corps". Si quelqu'un qui n'a pas la même façon de faire pour déplacer un malade, il ne pourra pas travailler en binôme et il sera rejeté du groupe tant qu'il ne reproduira pas les gestes techniques du groupe, même si ces gestes sont douloureux. Pour modifier cela, qui est de l'ordre culturel, comment pourrait-on y parvenir en disant simplement qu'il faut le faire parce que c'est le "bon geste" ? Il en est de même pour les pratiques langagières... Le corps au travail, le corps à l'école... Il y aurait tant à dire !!!

FS : Tu as une pratique d'ergonome dans les projets architecturaux et dans le monde socio-médical.

JPP : Plus dans le monde médical. J'y ai beaucoup travaillé, très peu dans le monde industriel et dans le tertiaire. Au CHU de Bordeaux, j'ai tout abordé. L'hôpital c'est un monde en soi, tu touches à tous les métiers. J'y ai fait de l'intervention ergonomique sur l'organisation du travail, sur la conception architecturale, des formations dans tous les services et pour les membres des CHSCT. J'intervenais souvent seul, parfois avec difficulté.

FS : Cette expérience dans le milieu médical et de la santé, qu'en retires-tu ou plutôt comment la caractériserais-tu, quelles sont les choses importantes à transmettre, par exemple, dans la façon de travailler avec les différents acteurs ?

JPP : Au CHU de Bordeaux, à un moment donné je travaillais en assistance à la maîtrise d'ouvrage et puis il y a eu le CHSCT où il a fallu que les ergonomes travaillent en assistance à la maîtrise d'œuvre. Cela ne dépendait plus de toi mais de l'équipe d'architectes avec qui tu étais et donc les projets n'étaient pas fonction de la qualité de l'ergonome mais de la notoriété du cabinet d'architectes. L'important c'était plus de négocier de bons architectes connus et éligibles que d'être "bon" ergonome, après on suivait le wagon. Je trouve que cela a été problématique, j'ai travaillé en particulier avec une équipe d'architectes sur la conception d'une maison de retraite sur la ville de Bordeaux, qui a pris un ergonome par obligation (cahier des charges). Je n'étais pas en capacité de le négocier avant parce qu'ils te disent « est-ce que vous voulez participer avec moi », ils sont pressés, « pourquoi pas ? ». Tout d'un coup, rien n'est négocié avant et tu arrives et tu dis « mais non attendez, cela ne peut pas se passer comme ça. Le travail ne se fait pas comme ça, les choses ne peuvent pas se concevoir comme cela ». Ils te disent « stop » et donc tu fais tes journées mais tu n'as aucune efficacité dans le cadre de l'équipe. Donc ça a été pour moi un problème. À d'autres moments, je suis bien tombé, le hasard a fait que nos personnalités et les valeurs étaient communes. Chacun jouait son rôle et s'apportait mutuellement.

FS : Il y avait un apprentissage mutuel

JPP : Tout à fait, mais ce n'est pas toujours le cas. Travaillant en milieu hospitalier, j'ai pu constater parfois combien les enjeux individuels peuvent primer sur le collectif. Ainsi selon la couleur de la Commission Médicale d'Etablissement l'accent sera mis du côté des chirurgiens ou du côté des anesthésistes avec des conséquences importantes pour les salariés et leur santé.

C'est difficile lorsque tu es seul. D'abord parce que tu n'as pas la possibilité d'en parler à quelqu'un pour dire « là qu'est-ce que tu en penses ? etc. », là tu es coincé. J'étais parfois dans des situations difficiles. Alors, j'étais très bien avec les cadres intermédiaires et le personnel. Dès qu'il y avait des grosses décisions à prendre, j'arrivais malgré tout à faire bouger un peu les lignes car je montrais aux architectes que si cela ne fonctionnait pas cela leur retomberait sur la figure. Donc les architectes arrivaient à négocier des choses mais c'était très compliqué.

FS : Du fait de tes bonnes relations avec le personnel, tu arrivais à faire de l'analyse de l'activité ?

JPP : Oui, et à faire des simulations sur plan. Alors, je m'arrangeais toujours pour que le travail qu'on faisait puisse avoir un résultat. Il n'était pas question de faire travailler les gens et qu'ils n'en voient pas les effets. On arrivait à faire évoluer les plans, on arrivait à modifier les organisations mais cela demandait énormément d'énergie. La solitude, liée à mon statut au Greta, ne faisait que rendre le travail plus difficile. Quand tu es prof de gym dans un lycée, tu fais partie d'une équipe, c'est dans l'ADN du métier. **Cela** a été un gros problème pour moi d'être isolé.

FS : Pour rompre cet isolement, pouvais-tu participer par exemple au congrès de la SELF ? Et comment as-tu pu continuer à te former en tant qu'ergonome ?

JPP : J'allais systématiquement aux congrès à l'époque ; j'ai fait pas mal de communications. J'allais aux journées de la pratique à Bordeaux et j'y ai fait aussi des communications. C'est différent de s'enrichir par la lecture et les communications et de communiquer au quotidien lors une pratique d'intervention. C'est dur parce que tu es confronté à des enjeux forts et parfois trop forts par rapport à la personne qui est là et qui dit, les ergonomes on ne sait pas trop ce que c'est. C'est vrai que des projets tels que la Tour de Gassies où nous avons échangé entre Françoise Barthelot, Jacques Escouteloup, Christian Martin et François Daniellou, j'étais rassuré, on savait où on allait, c'était cadré. On revenait, on racontait ce qui s'était passé. J'ai fonctionné comme ça dans un certain nombre d'interventions. Avec Jacques, on a fait des interventions sur un hôpital de Machecoul. Moi j'étais sur le terrain, je travaillais, je venais voir Jacques et je lui racontais, on échangeait et c'est bien plus confortable.

FS : Le fait de participer aux congrès, colloques, journées de Bordeaux, c'est important mais ce n'est pas suffisant.

JPP : Ce n'est pas suffisant mais c'est important parce que tu échanges avec d'autres. Tu parles de tes difficultés, de comment tu fais, tout en sachant que dans le cadre de la conception hospitalière, on parlait de ce qu'on faisait mais on ne parlait pas concrètement de comment cela se passe. On parlait de choses générales mais pas de quand tu es confronté à un plan, comment tu fais des simulations. Alors je lisais beaucoup, je me formais sur comment certains le faisaient, j'essayais de suivre mais tu n'arrivais pas à dire « ah j'ai essayé ça, ça marche vachement bien. Ça par contre, ça marche moins bien, etc. » On n'arrive pas à parler vraiment de choses précises, du quotidien, de l'activité de l'ergonome..., c'est ce qui m'a manqué. Ceci dit, je faisais de la formation, je m'éclatais. Je maîtrisais, je n'avais besoin de personne. Dans l'intervention, c'est autre chose.

FS : Tu as eu l'occasion d'intervenir dans les formations en ergonomie ?

JPP : J'intervenais en formation en ergonomie surtout pour les membres de CHSCT, surtout sur l'analyse du travail avec un apport théorique puis je les mettais en pratique sur des situations. On discutait, on filmait. J'ai beaucoup travaillé sur l'image quand je faisais ces formations sur l'activité. Je filmais les gens en direct puis on faisait des arrêts sur image, on analysait.

FS : Quelles étaient les origines de ces formations aux CHSCT ?

JPP : C'est toujours pareil, c'est le Greta qui négociait. Le Greta de Dordogne avait l'habilitation. Dernièrement, j'ai fait des formations à l'université de Bordeaux, au début c'était pour le privé, puis après comme il y a eu l'obligation pour le public, j'ai fait des formations aussi pour le public ; c'était les préfectures, jeunesse et sport, l'université de Bordeaux...

C'était sur l'analyse du travail, les différentes composantes et puis, je tenais à ce que les gens aillent sur le terrain pour essayer de comprendre les situations et surtout éviter les analyses rapides et les projections. Je tentais de les amener à appréhender les stratégies, les détournements, les décalages entre ce qui devait se passer et ce qui se passait réellement, et les hypothèses pour nommer ce décalage.

FS : Il y a un cadre pour ces formations CHSCT. Comment tu le développais et as-tu eu l'occasion de collaborer avec d'autres ergonomes ?

JPP : Non, je me suis retrouvé à nouveau seul. On va me dire que je n'avais qu'à appeler, j'aurai pu. J'ai fait des formations en université, en particulier sur la conception architecturale, j'ai voulu savoir si Jacques et Christian avaient élaboré des choses et j'ai suivi la formation. Cela ne m'a pas été d'un apport très important parce qu'on avait déjà fait des choses ensemble. Cela m'a permis peut-être de clarifier un certain nombre de points. Sinon, j'ai beaucoup construit des outils seul.

FS : Tu étais plus dans un schéma de formation-action ?

JPP : Voilà. Je ne faisais pas faire de travail en intersession. C'est-à-dire que je faisais le pari, c'était peut-être une erreur, de fixer un jour pour filmer une situation au risque de fausser la réalité. Il y avait toujours une richesse d'informations qui leur permettait de voir les choses autrement en espérant qu'après ils puissent aussi avoir un regard et un discours différent. C'était une pédagogie très active avec beaucoup d'exemples, j'avais moi-même des documents filmés qui pouvait servir de base pour parler de situations vécues par les stagiaires.

Une fois que je serai parti du Greta, l'ergonomie va partir aussi, c'est une forme d'échec. Mais la difficulté a été présente depuis le départ car j'ai pensé qu'en faisant le *forçing*, j'arriverai à développer l'ergonomie au Greta, qu'il y aurait une cellule "conseil d'intervention", et cela s'est avéré très difficile.

FS : Il n'y a pas eu de résonance ?

JPP : Non, on a fait de gros projets même si le Greta se targuait d'avoir des chantiers importants, pour eux, leur chiffre d'affaire ce n'était pas l'ergonomie mais c'était la formation. Le Greta de Bordeaux est un très gros Greta qui fait que de la formation. J'ai souvent bataillé, j'avais une certaine reconnaissance mais l'institution ne pouvait admettre l'intervention ergonomique dans son logiciel. Après, Daniel Virmont est venu et comme on avait pu former un conseiller dans notre domaine, il nous laissait un peu plus de marges de manœuvre pour la négociation, en particulier pour faire des analyses préalables aux formations.

A côté de cela, l'université s'est structurée pour l'ergonomie, l'ergonomie dans le sud-ouest s'est énormément développée avec François. Au Greta, je n'étais pas où il fallait.

FS : Ou plutôt dans un environnement qui n'était pas prêt ?

JPP : Voilà, et puis c'est de la formation. Quand tu réfléchis, la formation c'est adapter les gens à un contexte existant. L'ergonomie c'est le contraire, c'est travailler sur le contexte pour changer les choses.

FS : Il y a quand même un besoin de formation ?

JPP : Complètement. Au moins au niveau local, c'est-à-dire les bonhommes qui sont en bout de chaîne, je peux te dire que je me sens vraiment utile car je leur apporte des petits trucs. Je sais qu'au quotidien, ils vont s'y retrouver. Ce ne sont pas des grandes transformations, mais cela me satisfait. Quand je vois les gens partir heureux, disant que cela allait leur servir et me remerciant, je n'en demande pas plus. C'est une forme de reconnaissance.

D'autre part, j'ai toujours veillé à concerner les décideurs sur le travail de formation et sur les besoins identifiés concernant le contexte de travail. Mais j'ai dû laisser un certain nombre de choses de côté, c'est comme ça. À mon avis, j'ai plus travaillé sur la formation que sur l'ergonomie.

FS : Qu'aurait-il fallu pour que la mayonnaise prenne ?

JPP : Il n'aurait pas fallu que j'aie au Greta pour développer l'ergonomie. Ceci dit, former, transmettre, échanger a été passionnant et je n'ai aucun regret.

FS : Tu as évoqué l'ethnologie.

JPP : L'ethnologie parce que j'avais travaillé sur les vestiaires du lycée où j'exerçais. Les élèves venaient fréquemment dans les vestiaires, non pas pour se changer, mais pour passer un moment de convivialité. C'était le seul endroit du lycée où ils étaient libres et sans surveillance. Un jour, il y a eu des vols et la direction a fermé les vestiaires. Ça a été un tollé terrible. Les portes des vestiaires volaient en éclat tous les 3 jours. Cette anecdote a été à l'origine de ma maîtrise en ethnologie. Ici comme dans le monde du travail, le détournement des espaces et la réappropriation des organisations est inhérent à l'activité humaine.

Dans le monde du travail, les résultats expriment bien plus que des chiffres ou des quantités. L'origine de ma thèse en sciences de l'éducation est partie d'un constat : les résultats au baccalauréat d'EPS montraient année après année la même hiérarchisation dans les séries. Ce fait a été à la base d'un travail de plusieurs années. Finalement

FS : Et quelles en étaient les raisons ?

JPP : J'ai analysé les résultats du baccalauréat sur tous les lycées de Bordeaux en mettant en relation les séries, l'âge, les origines sociales des candidats...

D'un côté, les analyses montrent combien l'EPS, qui a toujours voulu faire partie intégrante de l'Education Nationale a réussi son pari et d'autre part combien l'éducation nationale reproduit les inégalités même lorsque les épreuves exigées évaluent la pure performance physique.

FS : On pourrait aussi trouver des exemples approchants dans le monde du travail.

JPP : Oui, complètement. Les espaces de détente, les espaces de travail où se mêlent l'intime et le professionnel, mais aussi les différences liées aux classes sociales et les pratiques qui en découlent...

Le travail est une activité humaine.

FS : Dans les interventions ou actions que tu as pu faire, y en a-t-il une qui t'as plus marqué. Tu as déjà cité la Tour de Gassies...

JPP : Oui, elle a été la première et l'une des plus importantes. C'était le début, on tâtonnait. Christian faisait des interviews et des enregistrements pour sa thèse, c'était nouveau et on cherchait. Ce qui était intéressant c'est qu'au départ une demande de manutention se termine par 100 jours d'ergonomie. C'est quand même pas mal comme travail sur la demande et sa reformulation et ce d'autant que personne ne savait ce qu'était l'ergonomie. C'était sur la bonne foi des uns et des autres. On connaissait un peu la directrice de la Tour de Gassies qui m'avait fait confiance car elle m'avait déjà vu faire des formations et en avait vu les effets. À partir de là, on est venu avec l'université, crédibilité, et bon, c'est parti.

FS : Tu connaissais un peu la directrice. Est-ce que ce n'est pas un point important dans les interventions ?

JPP : Oui, bien sûr. J'avais fait sciences de l'éducation à Bordeaux avec une simple infirmière du CHU de Bordeaux. On s'était côtoyé sur les bancs de l'université et elle était devenue Infirmière générale en cardiologie. Chaque fois qu'il y avait quelque chose en conception ou restructuration, elle s'arrangeait pour que je puisse être là.

FS : C'est une condition, pas la seule, mais une condition.

JPP : Oui, c'est important mais il ne faut pas te planter. Si tu te plantes, tu ne viens plus. En formation aussi, si cela ne marche pas une fois tu ne viens plus. En formation continue, le principe n'est pas comme en formation initiale, tu es évalué à la fin de la formation par les gens que tu as formés. Ils disent si c'était intéressant, utile ou pas. Tu es amené chaque fois à démontrer que ce que tu fais va servir au travail. Malgré tout, même si tu connais quelqu'un, ça facilite les tâches, mais quand tu arrives du Greta pour faire de l'ergonomie, tu es moins crédible que lorsque tu arrives de l'université, en termes d'image, oui.

FS : Je ne suis pas sûr que tous les consultants disent cela.

JPP : Il me semble que des gens qui ont fait des études universitaires et qui sont aux commandes peuvent parler un langage commun avec les universitaires de profession et mieux se comprendre. Mais, c'est peut-être aussi une représentation...

FS : Comment vois-tu l'évolution de l'ergonomie aujourd'hui, dans un avenir proche ?

JPP : Je pense que l'ergonomie, ici dans le Sud-Ouest, est très bien implantée grâce à François Daniellou qui a vraiment mis les choses en place. Il y a un développement très important, chose qu'il y avait avant à Toulouse. Ce que je regrette un peu, c'est qu'on a toujours cru qu'au Greta on était des privilégiés, parce que fonctionnaires.

FS : Les relations avec les institutionnels ou avec des organismes comme l'ARACT, les CARSAT ?

JPP : Assez peu, même si je connaissais bien Dominique Baradat et après chacun a fait son travail de son côté.

FS : Et de façon générale, sur ce que tu peux voir, entendre, lire, de l'évolution de l'ergonomie ?

JPP : Pour tout dire, là, j'ai décroché par rapport à ce que je faisais avant, et même pas mal décroché et donc je suis moins au fait de ce qui se passe. Un exemple, malgré tout, il y a un projet de village

Alzheimer dans les Landes, projet important. Les médias en ont parlé, rien n'a été dit sur l'ergonomie. Pourtant, je reste persuadé que des ergonomes sont sur le chantier... Tout ça n'a pas été parlé ni écrit. On parle plus des architectes, de techniques, mais moins des problèmes de santé au travail. Je t'en parle de façon vague, mais je n'ai rien lu ni vu à ce sujet.

Voilà. Ça m'a fait très plaisir de parler avec toi...